

Israël, Palestine : l'espérance... encore

par Jean-Bernard Livio

Une nouvelle fois je rentre de là-bas. Plus déprimé que jamais. Les Israéliens avaient élu démocratiquement Sharon sur le slogan : *Shalom we Bitaron* ! (paix et sécurité). Or, depuis qu'il est au gouvernement, Sharon a plongé le pays dans la haine et la peur. De son côté, Yasser Arafat, figure emblématique s'il en est, est critiqué de plus en plus ouvertement par les Palestiniens qui accusent son équipe d'être corrompue, son gouvernement incapable, sa manière de diriger les négociations louvoyant. Une chose est claire sur le terrain ni Sharon ni Arafat ne veulent la paix. Mais que veulent-ils donc ? On a vraiment l'impression que ni l'un ni l'autre n'est capable d'avoir un quelconque plan ou vision pour l'avenir de la région. La situation semble donc plus bloquée que jamais.

Et pourtant les voix ne manquent pas dans le pays pour nuancer de tels propos défaitistes, de celles qui veulent encore y croire et qui déjà analysent l'après-Intifada pour baliser ce que demain sera.¹ Des hommes, des femmes, qui au milieu de l'horreur osent ouvrir une brèche dans le non-sens et l'absurde de la guerre. Il me reste de ma dernière visite à Bethléem la remarque de cette vieille femme, dont la maison à quelques centaines de mètres de la basilique de la Nativité fut vidée de ses habitants et occupée par une section de tireurs d'élite pendant les 50 jours du couvre-feu en avril-mai ; restée seule, car trop vieille pour fuir ou pour être chassée, elle vécut enfermée au milieu de ces soldats « qui m'apportait tous les jours à manger... En partant, leur officier a fait une collecte auprès de ces hommes et m'a donné 3500 shekels pour les dégâts occasionnés ! »

Mais les écoute-t-on ces voix, souvent très en marge de la vie politique ? Certaines prennent la plume et on peut les lire dans des revues ou des livres dont plusieurs sont parus en français récemment. Ainsi Amira Hass, journaliste israélienne, qui a vécu pendant des années à Gaza comme correspondante du quotidien Haaretz et qui parle des Palestiniennes comme « libres et recluses »². « Lorsque j'étais invitée, je me sentais souvent comme une jasûsa, une collaboratrice, une traîtresse, quand d'un geste de la main le mari ou le frère ordonnait aux femmes de me préparer du café, quand je prenais part à une discussion de politique ou de travail tandis que les femmes de la maisonnée en étaient exclues... En tant que journaliste, je passais la plus grande partie de mon temps dehors, dans le monde, et je réalisais que je connaissais en fait très peu de femmes. »

Et pourtant c'est elle, femme, juive, israélienne, née de rescapés de l'holocauste nazi, qui nous livre le plus émouvant témoignage de ce qui se passe de l'« autre côté », là où ses compatriotes n'osent plus s'aventurer, à Gaza, à Ramallah, dans les territoires qu'ils occupent pourtant, mais où la peur les rend agressifs et violents. Amira nous balade dans les allées sableuses des camps de réfugiés, les tentes où l'on pleure les militants assassinés, les mosquées aux sermons vengeurs, les tribunaux nocturnes. Ceux auxquels elle donne la parole (anciens prisonniers, chauffeurs de taxis, ouvriers du bâtiment, réfugiés) ont d'innombrables ressources de fierté et d'humour pour dire l'exil, le deuil, l'occupation, la désillusion et l'opiniâtre espoir.

Prise de parole féminine

Je crois beaucoup à la prise de parole de celles et ceux que l'on a voulu faire taire. Ainsi ces femmes, encore elles, qui se retrouvent régulièrement et depuis des années, « parce que

presque toutes parmi nous ont des frères, des pères, des maris qui ont tué ». « Nous sommes devenues la pointe la plus courageuse, la plus engagée et la plus avancée de tout mouvement pour la paix... Ensemble, et déjà à l'époque où le simple fait de se réunir était illégal et passible de prison, nous nous réunissions, Israéliennes et Palestiniennes, dans des maisons privées, dans des églises ; à présent, parce que c'est plus symbolique encore, nous tenons nos rencontres au Centre Notre-Dame à Jérusalem, entre le secteur occidental juif et la vieille ville arabe. » « Nous condamnons toute forme de brutalité, de violence, de terrorisme, que ce soit de groupuscules politiques, de gouvernements ou de l'armée. Plusieurs parmi nous, anciennes soldates, ont refusé de servir. Nous allons visiter les veuves des deux côtés, présenter nos condoléances aux familles des victimes. Nous avons parfois été arrêtées, toujours suspectées... »

A l'écouter ainsi raconter sa lutte comme une longue série de faits divers, on en vient à oublier son origine. Sumaya Faraht-Naser³ est née à Birzeit, dans les Territoires occupés, tout près de l'endroit où se dressent aujourd'hui les bâtiments de l'université où elle enseigne diplômée en biologie, géographie et en sciences de l'éducation de l'Université de Hamburg, elle s'est engagée, entre autres, à la tête du Jerusalem Center for Women. Elle ne mâche pas ses mots pour dénoncer l'injustice : « En Palestine, on vit dans quatre prisons bien séparées entre elles, la bande de Gaza, la ville de Jérusalem, la Samarie au nord et la Judée au sud ; dans chacune de ces quatre prisons, il y a des plus petites prisons, et dans chacune, des petites cages, avec à l'intérieur d'autres plus petites cages. Passer d'une prison à l'autre est extrêmement difficile, et c'est au bon vouloir de l'autorité militaire de laisser circuler ou non la population, et par là le commerce, la scolarisation et la santé. C'est cela l'occupation ! »

Croire en la paix

« Les mères vivent très mal l'Intifada parce qu'elles n'arrivent pas à contrôler cet élan parmi les jeunes qui veulent descendre dans les rues et cherchent à s'exprimer. » C'est une mère de famille de Bethléem qui parle : « Les mamans vivent une véritable tragédie en ce moment. Dans tous les pays du monde, les jeunes, vers quinze ou seize ans, font des folies et les nôtres ne font pas exception. Mais dans ce pays, les jeunes traversent l'adolescence politiquement. Ils n'ont pas de voiture, le niveau de vie est assez bas, ils ne fument pas de joints ; par conséquent, ils s'expriment de cette manière. Dans un certain sens, les mères sont fières de voir leurs enfants se battre contre les soldats israéliens, mais elles ont surtout peur. Il est normal d'avoir peur pour ses enfants. Nous avons moins peur il y a quelques années, lorsqu'il y avait beaucoup plus d'espoir. Nous sentions que cela allait aboutir à quelque chose. Tandis que maintenant, c'est assez flou les objectifs ont tendance à se brouiller dans le contexte actuel d'un processus de paix défaillant puisque non viable... »

Christiane Nasser, diplômée de l'Université de Bethléem et de l'Université de Paris X Nanterre, dirige depuis près de dix ans le Centre culturel français de Bethléem. « Que peut penser une femme qui a perdu son fils ? Que peut penser une femme dont le mari ne travaille pas, qui a été en prison ou qui en est ressorti handicapé à cause de la torture ? Dans une maison sur deux, quelqu'un a subi les sévices de l'occupation que ce soit sur le plan financier, au niveau de la perte d'un proche ou bien de propriétés, de terrains confisqués. »

Alors, croit-elle encore qu'un accord de paix serait respecté s'il était signé ? « Comment discuter de paix entre parties qui ne sont pas égales. Le problème de fond de ce processus qui n'en finit plus est qu'Israël agit comme si les Palestiniens n'existaient pas... De plus, les termes de ce processus a priori non viable n'ont pas été respectés par Israël, surtout en ce qui concerne le retrait des forces israéliennes des Territoires occupés... Cela étant dit, de ce côté-

ci de la Méditerranée, les gens encaissent et recommencent comme si de rien n'était. Ce schéma s'est produit si souvent, que si une vraie paix était signée, elle marcherait sûrement. »

Même discours chez Charles Enderlin⁴. Correspondant permanent de France 2 à Jérusalem depuis 1981, il a suivi les soubresauts du conflit tant au coeur des Territoires occupés que dans les salons feutrés des ambassades. Soucieux de l'exactitude documentaire, il raconte comment, par la faute des uns et les erreurs de jugement des autres, l'instauration d'un climat de méfiance a conduit à l'effondrement du processus de paix.

Mais ce que l'analyse critique du journaliste ne dit pas, le pasteur d'âme, Palestinien de naissance, aujourd'hui patriarche de Jérusalem, Michel Sabbah⁵ ose l'affirmer avec passion : il veut croire à la paix, une paix qui ne peut se concevoir et se réaliser sans rendre justice au peuple palestinien, trop souvent bafoué dans ses droits. Etre chrétien en Terre sainte aujourd'hui est à la fois une vocation et un combat, spirituel, moral et psychologique. Au milieu de la guerre et des actes terroristes, l'évêque de Jérusalem redit tout à la fois son opposition absolue à la violence et son indéfectible espérance.

Notes

¹ Alain Michel, *Israël-Palestine, désaccords de paix. 32 interviews réalisées entre 2000 et 2001*, Hommes de Parole, Paris 2001, 496 p.

² Amira Hass, *Boire la mer à Gaza. Chronique 1993-1996*, La Fabrique, Paris 2001, 584 p.

³ Sumaya Faraht-Naser, *Verwurzelt im Land der Olivenbäume. Eine Palästinenserin im Streit für den Frieden*, Lenos Verlag, Basel 2002, 270 p.

⁴ Charles Enderlin, *Le rêve brisé. Histoire de l'échec du processus de paix au Proche-Orient. 1995-2002*, Fayard, Paris 2002, 372 p.

⁵ Yves Teyssier D'Orfeuill, *Michel Sabbah - Paix sur Jérusalem. Propos d'un évêque palestinien*, Desclée de Brouwer, Paris 2002, 304 p.

(choisir, n°513, septembre 2002, pp. 38-40)